

## Frédéric Gros, *Désobéir*, Chapitre 1. « Le renversement des monstruosités »

### 1. La liberté, un fardeau duquel se délester ? Le poème d'Ivan à Aliocha dans les *Frères Karamazov* de Dostoïevski

Cette réflexion sur la désobéissance, je veux la placer sous l'horizon que projette un « poème » fantastique: à l'intérieur des *Frères Karamazov* de Dostoïevski, le récit qu'Ivan propose, dans une taverne, à son frère Aliocha. Cette « légende » a sidéré: Arendt, Camus (ou Carl Schmitt) l'ont reçue comme une provocation majeure adressée à la pensée politique, ou plutôt même: un abîme.

#### 1.1. Le récit

##### (1) Le retour du Christ

Le poème d'Ivan raconte le retour parmi nous du Christ. Ce retour, la doctrine l'annonce comme signe de la fin des temps. L'*Apocalypse* de Jean révèle qu'il reviendra pour clôturer l'histoire du monde. Il se tiendra sur un trône majestueux, éclatant de blancheur, de transparence. Il procèdera, devant l'humanité ressuscitée, au grand complet, au partage entre des condamnés aux souffrances éternelles et des élus promis à baigner dans la présence bienheureuse et totale. Dans le récit d'Ivan, le Christ revient, mais à la sauvette. Sans trompette d'apocalypse, doucement il se glisse un matin d'été parmi les Sévillans. Nous sommes au 16ème siècle, en Espagne, au temps de l'Inquisition. La brise du matin fait virevolter encore les cendres provenant de bûches dressés sur lesquels on a, la veille, brûlé des hérétiques. Le Christ revient, il marche, évolue parmi les passants, les habitants. Muet pourtant, mais sa seule présence, son seul sourire, son seul regard disent l'essentiel et son identité: tous aussitôt le reconnaissent. Et le peuple bientôt rassemblé autour du Fils de l'Homme retourné parmi les siens forme une cohorte joyeuse, chantante, espérante.

##### (2) Le face à face du Christ et de l'Inquisiteur

Sur la place de Séville, Ivan découpe le tracé d'une maigre silhouette. Un vieillard épie là, voit la scène, un vieillard de 90 ans, voûté, visage gris creusé de rides, des yeux de braise, une robe de bure élimée. Et, l'accompagnant, le serrant de près, la garde du saint Office. C'est l'inquisiteur, et il *comprend*. Il réagit immédiatement, donne des ordres. Une escouade fend la foule, et le peuple, qui une seconde auparavant acclamait et faisait louange, soudain se tait, se mure dans un silence craintif, laisse passer les hommes d'armes qui rapidement procèdent à la seconde arrestation du Christ, sur ordre du « grand Inquisiteur ». Le Fils de l'Homme est conduit dans les prisons du saint Office. La nuit est tombée. L'inquisiteur, un flambeau à la main, descend dans les caves tortueuses du bâtiment, seul, ouvre la porte et entre. La porte se referme, le dominicain scrute le visage de son prisonnier, articule sa demande: « C'est donc bien toi ? »; qu'il dénonce aussitôt: « Ne réponds pas ».

##### (a) Le Christ, un gêneur qui vient déranger une tranquillité confortable

Et là directement interroge: « Pourquoi es-tu venu nous déranger ? ». Question simple et très banale, mais, posée au Christ, elle rend un son unique. Qui est-il donc lui pour s'adresser au Christ comme à n'importe quel gêneur, n'importe quel visiteur encombrant, n'importe quelle connaissance embarrassante ? Le discours qui suit déplie la demande. Discours du grand Inquisiteur, monologue interminable - car le Christ jusqu'au bout demeurera muet. Si le Christ menace de « déranger » à nouveau - et c'est une autorité d'Eglise qui lui fait ce reproche ! - c'est donc qu'une certaine tranquillité et un confort avaient fini par être installés dans et par l'Eglise catholique, contre le message christique lui-même. Et cela pour colmater une brèche d'angoisse qu'il aurait provoquée, pour redresser une erreur malheureuse qu'il aurait commise !

##### (b) Par ses trois refus opposés aux trois tentations diaboliques, le Christ fait naître l'angoisse en dédaignant l'obéissance des hommes et en exigeant une foi authentiquement libre

Mais quelle erreur donc ? Elle tient, dénonce l'Inquisiteur, dans trois évitements, trois refus adressés au Diable lui-même. L'épisode se trouve dans saint Luc et dans saint Matthieu. L'inquisiteur ne cesse de dire au Christ: rappelle-toi, souviens-toi de ce que tu as refusé au Tentateur. Le Diable s'était présenté devant un Christ affaibli par un long jeûne dans le désert et lui avait proposé le pouvoir de transformer les pierres en pins, à quoi le Fils de Dieu répondit: « Non, car l'homme ne se nourrit pas que de pain ». Le Diable encore, ayant mené Jésus sur le sommet du temple, lui demanda de se laisser tomber de cette hauteur, car il est écrit que des anges le porteront pour éviter la chute. A quoi Jésus rétorqua là: « Non, car il est écrit de ne pas

tenter son Seigneur Dieu ». Enfin, depuis une montagne surplombant les plateaux et les collines, le Diable lui fit voir tous les royaumes du monde et lui proposa la puissance universelle à condition de se prosterner devant lui. Et le Christ de lui répondre: « Non, car il n'y a que Dieu que je serve et j'adore ». Trois refus donc, trois « non » à trois tentations qu'aussitôt l'Inquisiteur relit comme des productions d'obéissance que le Christ dédaigne, méprise, rejette comme contraires à ce qu'il exige, lui, de la part de chacun: une foi authentiquement libre.

## **1.2. L'analyse du récit**

### **(1) Les hommes, contre l'injonction à la liberté christique, préfèrent l'obéissance qui a trois vertus**

#### **(a) L'obéissance permet de se dédouaner de la tâche de redistribuer justement les biens produits par le travail pour satisfaire les besoins: il suffit d'adorer le bienfaiteur qui est dépositaire des règles de justice**

La tentation des pains, c'est celle de la production d'obéissance par les estomacs: l'humanité a faim, l'humanité ne connaît que la gratitude du ventre. C'est comme si Satan avait susurré au Christ: je sais que tu en as le pouvoir, ces pierres, transforme-les en pains et aussitôt tu verras se presser autour de toi une foule reconnaissante. Ils t'accorderont une foi absolue parce que tu auras comblé leur ventre et, par là, assuré ce sommeil du repu qui est la fontaine de bonheur pour les humbles. Or toi, reprend l'inquisiteur, tu voulais une foi pure, une adhésion qui ne soit pas attachée au besoin. Tu exigeais qu'ils t'aient librement, qu'ils préfèrent le pain céleste ! Ce faisant, tu les as plongés dans l'angoisse. Notre tâche, à nous qui savons que les hommes veulent surtout être remplis, a été de mettre l'humanité au travail: ce sont eux qui ont transformé les pierres en pains; ils ont travaillé dur; ils ont par leur effort fait pousser le blé sur des terres arides. Le fruit de leur travail, nous nous en sommes emparés et nous leur en avons redistribué une infime part. Et, eux, ils nous ont remerciés. D'abord parce qu'en nous instituant maîtres de la redistribution, nous avons mis un terme à leurs chicanes, aux querelles, aux jalousies. Il fallait voir comme ils étaient heureux d'adorer cette main qui ne faisait pourtant que leur redonner une part infime de ce qu'on leur avait volé ! Mais ils ne voyaient que ça: la main tendue vers eux. Et ils oubliaient que le pain c'est eux qui l'avaient fait. Dès lors qu'ils pouvaient adorer un bienfaiteur et se goinfrer d'obéissance.

#### **(b) L'obéissance permet de se dédouaner de la tâche de juger par soi-même de ce qui est vrai: il suffit de se fier aux dogmes qu'une expertise supérieure garantit comme certains**

La deuxième tentation, c'est celle de la vérification objective, définitive, valable pour tous. Le texte des Evangiles dit: il était écrit « les anges te porteront ». Alors quoi: si tu sautes, tu vérifies, tu apportes la preuve objective, matérielle, visible pour tous que tu es bien Son Fils, que tu es bien l'Elu, l'Annoncé. Pas de doutes. Et là encore le Christ refuse, comme si c'était encore trop, comme pour dire que la foi authentique exige un interminable travail de creusement et de dépassement des inquiétudes, qu'il faut la vérifier *intérieurement*, et ne pas se reposer sur des certitudes estampillées, « garanties vraies » par les autres. L'Inquisiteur enrage: est-ce vraiment responsable de faire porter sur chacun la charge du vrai, d'exiger d'un peuple ignorant et peureux qu'il vérifie sa foi, lui déjà accablé par les soucis du jour ? C'est pourquoi l'Eglise institue, nomme des experts, des « vérificateurs ». Ceux qui peuvent s'adresser aux masses et leur dire: voilà ce qu'il faut croire et ne pas croire, ce qu'il faut penser et ne pas penser, nous avons effectué la vérification, vous n'avez certainement pas à le faire vous-mêmes. Et le peuple encore ici remercie, délesté du poids d'avoir à juger seul.

#### **(c) L'obéissance permet de se dédouaner du devoir de répondre en son nom et seul des actes que nous commettons librement: il suffit de nous soumettre tous uniformément au même joug d'un maître**

La dernière tentation est la plus manifeste, la plus simple, la plus profonde: le Diable promet au Christ la puissance temporelle, l'Empire universel. Et là encore le Christ refuse: il ne saurait régner sur un peuple d'esclaves, il exige des croyants libres. Mais quoi, rétorque l'Inquisiteur, faut-il à ce point être dur, inhumain, inconscient pour refuser au peuple la joie immense, irremplaçable d'être tous soumis au même maître ? Y a-t-il d'autre manière d'être vraiment ensemble que dans la soumission, dans l'adoration *communes* ? Telle est la leçon « trop humaine »: c'est dans l'obéissance seulement qu'on se rassemble, qu'on se ressemble, qu'on ne se sent plus seul. L'obéissance fait communauté. La désobéissance divise. Il n'y a pas d'autre moyen de se savoir et de se sentir unis que de ployer sous le même joug, le même chef: douceur infinie, chaleur ouatée du troupeau qui se presse contre un berger unique. Le Christ semble ignorer à quel point être libre rend désespérément seul. Mais voilà, ce Christ hautain, idéaliste, élitiste, a refusé net les

tentations du Diable. Il a préféré « offrir » à l'humanité la liberté. Cadeau empoisonné, charge mortelle, don douloureux.

## **(2) Ce récit doit être lu comme une provocation, un passage à la limite: aimer l'homme, est-ce exiger de lui la liberté, ou bien l'en priver pour le protéger du fardeau de la responsabilité ?**

### **(a) On peut penser que la dignité de l'humanité réside en droit dans sa liberté**

Je me dirige maintenant vers le cœur de la leçon du texte, qui résonne comme une provocation. Je veux parler de ce trait d'union entre les trois épisodes de tentation. Le Christ refuse de se constituer en Maître de Justice dans le partage des biens, en Maître d'une Vérité garantie pour tous et objectivement vérifiée, en Maître de Puissance subjuguante et rassemblante. Bref, le Christ ne veut pas produire de l'obéissance, il exige de chacun cette liberté où il croit voir se tenir la dignité humaine.

### **(b) Mais de fait, les hommes désirent-ils authentiquement être libres ?**

Mais voilà, cette liberté - comme on dit: honneur de la condition humaine, essence inaliénable -, cette liberté personne n'en veut, car qu'est-elle d'autre qu'un vertige insoutenable, un insupportable fardeau ? Avoir sur la conscience la charge de ses décisions, sentir peser sur ses épaules le poids de ses jugements, se dire que c'est à nous, à chacun pris dans la solitude de sa conscience, de choisir, ne devoir s'en prendre qu'à soi-même, toujours, en cas d'échec ou de déroute, c'est écrasant. Peut-on demander raisonnablement à la multitude ignorante et lâche, au peuple abruti et innocent de porter ce poids ? Cette exigence est inconsidérée, cet élitisme est irresponsable, vain. Le Christ en demande *trop*. C'est au point où on se demande s'il sait à qui il a affaire: l'humanité.

### **(c) La liberté n'est-elle dès lors pas autre chose qu'une théorie abstraite que les hommes, loin d'ériger en modèle idéal, dédaignent en pratique ?**

Et c'est le passage à la limite. Parce que, poursuit l'inquisiteur, nous - l'élite sérieuse et responsable - aimons vraiment les hommes, nous avons pris sur nos épaules la charge de leur liberté. Et ils l'ont déposée à nos pieds avec empressement, soulagement, gratitude. Ils s'en sont remis à nous pour dire la vérité, à nous pour édicter les règles de justice, à nous pour désigner un objet commun d'adoration. Ils savaient qu'en acceptant d'obéir simplement, en se soumettant, ils connaîtraient la douceur, le confort de n'être plus responsables - il faudra revenir sur ce noeud qui lie obéissance et déresponsabilité. Et nous, hommes d'Eglise, nous avons trahi ton message par amour pour eux, par pitié pour les humbles, parce que nous les savons incapables, impuissants, fragiles, et que nous savions qu'ils demandaient surtout la sécurité de savoir ce qu'on décidait pour eux. Aimer vraiment, c'est protéger plutôt qu'exiger l'impossible. Aimer vraiment, c'est priver de liberté ceux qui en sont décidément incapables.

Le vieil Inquisiteur a terminé son discours. Le Christ demeure muet. Il dépose un baiser sur les lèvres exsangues du vieillard. L'Inquisiteur est troublé mais se reprend aussitôt. D'une voix rue, il désigne la porte ouverte et dit: « Pars, et ne reviens jamais ». Enigme de ce dernier baiser. Baiser de pardon ? Tu as trop orgueilleusement aimé l'humanité, tu t'es trompé en croyant que, pour aimer les hommes, ils fallait leur ôter toute source d'angoisse. Baiser de gratitude ? Merci pour avoir offert à l'humanité le salut de la déresponsabilité. Ou bien un baiser de révolte, ironique et mordant ? Je retiens comme première entame cette provocation: cette fierté est-elle si *désirable* ? Ou plutôt non: est-elle à ce point réellement, vraiment, authentiquement *désirée* ?

## **2. Qu'est-ce qu'un monstre ? Rupture historique d'un concept: le « renversement des monstruosité**

La deuxième entame, c'est un simple marqueur historique, le marqueur d'une rupture. Dans son *Journal de pensée*, Arendt recopie une phrase de Peter Ustinov: « Pendant des siècles, les hommes ont été punis pour avoir désobéi. A Nuremberg, pour la première fois, des hommes ont été punis pour avoir obéi. Les répercussions de ce précédent commencent tout juste à se faire sentir ». Cette affirmation désigne un basculement historique - dont Arendt avait témoigné en forgeant son concept de « banalité du mal »: « le renversement des monstruosité ».

### **2.1. Le monstre, c'était avant la bête: le principe de la monstruosité réside dans le refus de l'obéissance**

Au départ, il y aurait la position qui consiste à placer la désobéissance du côté des formes de la rusticité sauvage, de la bestialité incontrôlable. Désobéir, c'est manifester une part en soi d'animalité stupide et rude.

### (1) L'anormal: l'incorrigible que les appareils disciplinaires de surveillance et de punition ne parviennent pas à réformer. Foucault, Cours au Collège de France

Foucault, dans son cours au Collège de France de 1975, indique que le peuple des « anormaux » - la psychiatrie a construit cette catégorie tout au long du 19<sup>ème</sup> siècle afin de pouvoir se présenter comme une vaste entreprise d'hygiène politique et morale - est en partie formé d' « incorrigibles ». L'incorrigible, c'est l'individu incapable de se plier aux normes du collectif, d'accepter les règles sociales, de respecter les lois publiques. Il s'agit des écoliers turbulents, paresseux, qui n'arrivent pas à suivre les consignes, des mauvais ouvriers qui bâclent, rechignent, des voyons récalcitrants, du détenu que les murs des prisons voient repasser sans cesse. L'individu incorrigible, c'est celui devant qui les appareils disciplinaires (l'école, l'Église, l'usine...) avouent leur impuissance. On a beau le surveiller, le punir, on a beau lui imposer des sanctions, le soumettre à des exercices, il demeure incapable de progrès, inapte à réformer sa nature et à dépasser ses instincts.

### (2) Le sauvage: l'animal qui n'a pas été discipliné. Kant, Réflexions sur l'éducation

L' « incorrigibilité » provient d'un fond d'animalité rebelle. Accepter la médiation des lois, résister à la pente de son instinct premier, faire ce qu'un *autre* exige de nous qu'on fasse, c'est accéder au plateau de l'humanité « normale ». Désobéir, c'est se laisser glisser sur la pente de la sauvagerie, céder aux facilités de l'instinct anarchique. Si c'est l'animal en nous qui nous fait désobéir, alors obéir c'est affirmer notre humanité. On peut reprendre ici la distinction de Kant dans les *Réflexions sur l'éducation* entre « instruction » et « discipline ». Dans le cadre pédagogique, l'instruction est apprentissage de l'autonomie, acquisition d'un jugement critique, maîtrise raisonnée des connaissances élémentaires - et pas seulement ingurgiter passivement des informations qu'on doit être capable ensuite de réciter en ânonnant. Mais pour parvenir à cet état, il faut un premier moment de docilité aveugle que Kant appelle « discipline ». C'est ce moment qui « transforme l'animalité en humanité », c'est sur la base d'une obéissance aveugle qu'on devient vraiment un homme. Ce moment provisoire est « négatif » — contrainte, forçage, dressage (« on dresse des chiens, des chevaux; on peut aussi dresser des hommes ») — mais néanmoins *capital*. Il confère une assise sur laquelle pourra se construire l'autonomie. Il doit advenir le plus tôt possible: « La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure. C'est ainsi par exemple que l'on envoie les enfants à l'école, non dans l'intention qu'ils y apprennent quelque chose, mais afin qu'ils s'habitent à demeurer tranquillement assis et à observer ponctuellement ce qu'on leur ordonne ». L'énoncé détonne. A quoi sert surtout l'école ? On y apprend à obéir.

### (3) L'humain, c'est donc celui qui maîtrise en lui la bête par le moyen de l'obéissance

Entre les remarques de Kant sur l'éducation et l'étude par Foucault des « incorrigible », ce qui fait son chemin c'est l'idée que l'obéissance transporte des ténèbres de l'ignorance aux clartés du savoir, des pulsions primitives aux médiations raisonnables, de la brute épaisse à l'homme civilisé. Passage de l'indocilité spontanée, immédiate, sauvage, à l'intériorisation des règles de vie commune, à l'état *civilisé*. La désobéissance constituerait notre premier état, notre nature peut-être, si par « nature » on entend ce qui nous rattache aux bêtes et aux loups. Immédiatement, nous serions réfractaires à la règle. La première modernité lit cette désobéissance primitive comme le règne illimité des passions égoïstes, la domination des instincts bruts, l'impétueuse immédiateté des désirs narcissiques. Et c'est à leur opposer les médiations patientes de la raison et les règles sociales d'intérêt commun qu'est consacrée la part de la discipline. Il s'agit de maîtriser en nous la bête. L'obéissance disciplinaire est ce par quoi s'affirme en nous le principe d'humanité. Dès qu'il s'agit d'opposer l'homme civilisé à la sauvagerie (supposée), l'obéissance est pensée comme ce qui nous humanise — et la désobéissance est monstrueuse.

## 2.2. Le monstre, c'est aujourd'hui l'automate: le principe de la monstruosité réside dans l'obéissance machinale

### (1) Objection à Kant: l'obéissance absolue de l'enfant n'est-elle pas ce qui éduque le futur sujet politique à la résignation face à des lois qu'il juge en conscience injustes ?

Pas question de faire à Kant un mauvais procès, comme s'il avait exalté une obéissance fanatique et bête (« il faut prêter attention à ce que la discipline ne soit pas un esclavage »). Mais je voudrais ici faire valoir deux ou trois choses, un peu troubles. C'est l'idée d'abord que l'obéissance *sans condition* ouvre la voie au processus d'humanisation. Elle seule permettrait de nous arracher aux « penchants naturels » rebelles, de dompter des instincts forcément anarchistes, d'étouffer un fond de sauvagerie répugnant à toute régularité — « l'état sauvage est l'indépendance envers les lois ». Il faut commencer par apprendre à obéir sans réfléchir, et l'homme est cet animal « qui a besoin d'un maître ». On distingue évidemment obéissance volontaire (supposant la reconnaissance de la supériorité des maître) et obéissance absolue (sans conditions, automatique). L'obéissance volontaire fait valoir un élément d'activité, de liberté, d'adhésion. Mais Kant, tout en soulignant l'importance de cette obéissance rationnelle, insiste sur la nécessité d'une obéissance aveugle, en produisant un argument politiquement trouble: « Cette obéissance volontaire est très *importante*; mais la première, l'obéissance absolue, est extrêmement nécessaire puisqu'elle prépare l'enfant à l'accomplissement des lois auxquelles il devra obéir plus tard comme citoyen, même si elles ne lui plaisent pas ». L'obéissance aveugle prépare le futur sujet politique à *accepter des lois avec lesquelles il ne serait pas d'accord*. Elle l'éduque à la résignation politique.

## (2) L'expérience du 20ème siècle permet de penser que l'obéissance n'est pas toujours ce qui affirme en nous le principe d'humanité, c'est-à-dire le dépassement des instincts égoïste vers la poursuite rationnelle d'un intérêt commun

L'expérience du 20ème siècle, celle des régimes totalitaires et des grands génocides, a brisé cette évidence culturelle massive qui lie capacité d'obéir et affirmation d'humanité.

### (a) Deux exemples: le travail « bien fait » de deux exécutants impeccables, Eichmann et Duch

On peut prendre l'exemple d'Eichmann, coordonnateur froid, impeccable, de la machine de mort qui entraîna la destruction de six millions de Juifs d'Europe, et qui à la barre du tribunal de Jérusalem, ne comprend pas qu'on envisage même sa condamnation: « Je ne peux pas être tenu pour responsable, car je ne vois pas pourquoi je serais puni pour avoir signé conformément aux ordres ». Soit encore le sinistre Duch dirigeant avec abnégation le centre S 21 où des milliers de Cambodgiens furent torturés pour produire des aveux délirants avant d'être éliminés — son nom même signifie en cambodgien: l'élève docile.

La dérobade, l'évitement, la désobéissance, le refus, voilà ce qui aurait pu rendre humains les gestionnaires impeccables du crime et de l'horreur. Ils nous opposent, pour leur défense, ces vertus prônées dans les salles de cours et au sein des familles: docilité, application, exactitude, sens de l'efficacité, loyauté, fiabilité, méticulosité. On pouvait compter sur eux pour que le travail soit fait, et même bien fait. *Mais quel travail ?*

### (b) C'est la désobéissance, c'est-à-dire le refus de se plier à la rationalité technicienne impersonnelle, qui fait de moi un homme

L'expérience totalitaire du 20ème siècle a rendu sensible à une monstruosité inédite: celle du fonctionnaire zélé, de l'exécutant impeccable. Des *monstres d'obéissance*. Je parle ici de « seconde modernité », parce que la raison qui règle leur conduite n'est plus celle des droits et des valeurs, de l'universel et du sens. C'est la raison technicienne, efficace, productrice, utile. La raison de l'industrie et des masses, celle de l'administration et des bureaux. La raison gestionnaire, la rationalité froide, anonyme, glacée, impersonnelle du calcul et de l'ordre. Il ne s'agit plus de l'ancienne utopie: écouter et suivre la voix de la raison universelle plutôt que de demeurer dans la servitude des instincts primitifs. Non, là il s'agit de *se faire automate*. Dans l'horizon de cette seconde modernité, l'opposition n'est plus celle de l'homme et de l'animal, mais de l'homme et de la machine. Et soudain, c'est la désobéissance qui humanise.

## 3. Un fil méthodologique: l'éthique du politique

Deux entames, donc: une provocation (le discours de l'Inquisiteur chez Dostoïevski — la liberté est un vertige, un fardeau dont on cherche avant tout à se délester); un marqueur historique (le renversement des monstruosité). Mais je voudrais proposer une dernière chose, cette fois un fil méthodologique, comme une perspective pour construire notre pensée: ce que j'appelle ici « l'éthique du politique ». On ne se proposera pas une étude historique de la désobéissance qui se concentrerait sur des séquences déterminées afin de mettre au jour les dynamiques des révoltes et de tenter d'entrevoir des lois générales. Je ne propose pas non plus une réflexion de sociologie politique sur la structuration des formes de désobéissance dans leur diversité historique et sociale. Et encore moins une étude transcendantale sur le fondement philosophique de l'acte de

désobéissance, sa légitimité finale, sa rationalité intrinsèque. Je veux poser le problème de la désobéissance depuis la perspective d'une éthique du politique.

### **3.1. Il y a une éthique du gouvernant, c'est-à-dire un art de rester au pouvoir**

Je parle ici d'éthique et pas de morale. C'est Machiavel qui a défini et structuré le rapport entre morale et politique. Le scandale que fait éclater *Le prince*, c'est bien de faire valoir que quiconque entend se maintenir au pouvoir est contraint d'utiliser de méthodes qui font trembler une conscience morale un peu scrupuleuse. Le livre de Machiavel fait exploser la tradition qui faisait le portrait du monarque idéal et déclinait les vertus du bon dirigeant. Mais les impératifs de l'action politique (production de résultats, vitesse, efficacité, prise en compte de l'opinion publique, médiatisation, électoralisme) mettent à mal les valeurs de justice, sincérité, loyauté, transparence, etc. Quand un homme politique parle de morale, il fait encore de la politique. Les vertus, c'est juste bon comme appareil, affichage. Et la politique n'est rien d'autre que l'art de rester au pouvoir.

### **3.2. Mais il y a aussi une éthique du sujet politique**

En parlant d'éthique du politique, je veux prendre un autre angle: celui du sujet politique.

#### **(1) Chacun peut travailler à construire un certain rapport à soi, un certain style éthique**

Ce que j'appelle ici éthique, c'est la manière dont chacun se rapporte à lui-même, construit à soi un certain « rapport » depuis lequel il s'autorise à accomplir telle chose, à faire ceci plutôt que cela. L'éthique du sujet, c'est la manière dont chacun se construit et travaille.

Pour rendre les choses plus claires, je prends à la suite de Foucault l'exemple de la fidélité conjugale. Dans *L'usage des plaisirs* et *Le souci de soi*, Foucault étudie la sexualité des Anciens sous l'angle d'une éthique du sujet des plaisirs. Il s'agit d'abord pour lui de remettre en cause des clichés, l'idée par exemple que les païens auraient eu une sexualité beaucoup plus libre que la nôtre, moins censurée, plus polymorphe. On s'imagine facilement que la Grèce ancienne aurait vécu un âge d'or de la sexualité que refermeront d'abord la doctrine chrétienne de la chair puis l'affirmation d'une morale bourgeoise pudibonde. Mais pour Foucault, nul besoin d'attendre les sermons chrétiens ou la morale bourgeoise pour entendre que la débauche sexuelle présente des risques; que la fidélité conjugale est très recommandable; que l'amour des garçons est un jeu dangereux... Platon, les pythagoriciens, les stoïciens véhiculent déjà cette leçon — au point que c'est dans leurs textes que les Pères chrétiens puisent les préceptes les plus sévères. Mais faut-il dire alors que la sexualité a toujours été structurée par l'interdit ? Non, mais plutôt que les amours homosexuelles, la sexualité débridée, les relations extraconjugales, tout cela a toujours *fait problème*, sans pour autant nécessairement faire l'objet d'un interdit.

Je prends un exemple: pourquoi rester fidèle ? On peut répondre premièrement: parce qu'on considère qu'il faut avoir une relation « virile » à soi-même. Quand on est un maître de maison responsable, mais aussi un citoyen participant à la vie de la cité et au gouvernement des autres, on doit montrer aux autres qu'on est capable de cette domination. La fidélité témoigne d'un rapport politique à soi actif. Ou bien encore: on refuse l'adultère parce que la relation conjugale exige une attention, une confiance, une sollicitude réciproques — telle est l'invention du couple. Au nom de ce que je dois à mon partenaire, au nom de la stabilité du couple, je ne peux pas être volage. Mais on peut encore se dire: la sexualité est une souillure indépassable. Stigmate du péché originel, mais nécessaire pour augmenter le peuple de Dieu, sa seule forme recevable est celle d'une sexualité finalisée par sa fonction reproductrice, encadrée par le mariage. Dans ce cas, l'infidélité est tout simplement interdite. enfin, on peut aussi considérer que la fidélité est une norme sociale qu'il faut respecter pour pouvoir apparaître comme « normal ». On voit donc qu'il est possible d'adopter un même comportement (la fidélité conjugale) à partir de styles éthiques différents.

#### **(2) Il s'agit alors de se demander comment nous pouvons mettre en forme notre liberté dans le rapport aux lois publiques**

De la même manière, on peut poser la question: à partir de quel rapport à soi respecte-t-on ou transgresse-t-on la loi publique ? Quelles sont les formes éthiques générales de l'obéissance et de la désobéissance ? Comment distinguer entre soumission, subordination, conformisme, consentement, obligation; ou encore: rébellion, résistance, transgression, désobéissance civile, dissidence civique ? Est-ce qu'en décrivant le « soumis », le « consentant », le « conformiste » je ne vais finalement pas faire des portraits psychologiques ? Mais la science psychologique établit les déterminismes (physiologiques,

environnementaux, familiaux, etc.) du sujet. L'éthique, elle, est une anti-psychologie, et les différentes formes que je présenterai sont des variations de style. Obéir, désobéir, c'est donner forme à sa liberté.